

## Un podcast, une œuvre

Abordez les grandes questions de société à travers une œuvre et son auteur.

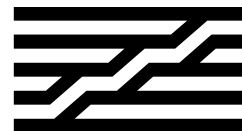
Chaque mois, l'émission *Un podcast, une œuvre* vous propose d'explorer une œuvre phare de la collection, à partir d'archives, d'interviews inédites, de points de vue détonants et de musiques actuelles.

(Au gré des accrochages, certaines œuvres ne sont pas exposées.)

## Art et exil : épisode 3

### Barthélémy Togo, *Rédemption*, 2012-2014

Dans cet épisode, l'artiste camerounais Barthélémy Togo évoque les rapports de pouvoir entre pays du Nord et pays du Sud, un thème qui imprègne son œuvre *Rédemption* mais aussi son parcours d'artiste. Fondateur d'un centre culturel au Cameroun, Togo œuvre pour le développement de l'art contemporain africain et sa reconnaissance internationale, comme en témoignent Barbara Kokpavo, directrice de la galerie ghanéenne Soview, et Armelle Dakouo, directrice de la foire d'art contemporain africain AKAA.



### Code couleurs :

**En bleu**, la voix narrative

**En noir**, les intervenants

**En vert**, les citations

**En violet**, les extraits musicaux

**En rouge**, toute autre indication sonore



## Transcription du podcast

Lecture de 12 minutes

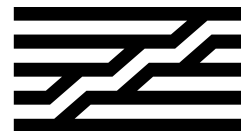
[jingle de l'émission] Bonjour à toutes et à tous, vous écoutez *Un podcast, une œuvre*, une émission du Centre Pompidou. Pour cette saison, on vous parle d'exil, un thème qui résonne avec l'actualité et qui traverse l'histoire de l'art. Un sujet qui nous permet de partir à la rencontre d'artistes qui ont connu l'exil ou qui travaillent en lien avec des personnes concernées.

Dans ce nouvel épisode, nous vous proposons l'œuvre de l'artiste camerounais Barthélémy Togo intitulée *Rédemption*. Barthélémy Togo travaille autour des thèmes de la migration, des frontières, de l'écologie, mais également de ceux des traditions locales et de la durabilité alimentaire.

Dans cet épisode nous entendrons Armelle Dakouo, directrice artistique d'une foire d'art africain contemporain, Barbara Kokpavo, galeriste à Accra au Ghana et l'artiste Barthélémy Togo.

Mais écoutons d'abord Sophie Fourestier, conférencière au Centre Pompidou, nous décrire l'installation de Barthélémy Togo intitulée *Rédemption*, réalisée entre 2012 et 2014.

[extrait musical : *Aihe Ni Kpe We* du T.P. Orchestre Poly-Rythmo]



[Sophie Fourestier, conférencière] Deux chaises monumentales en bois de 6 mètres de haut sont placées face à face. Sur la chaise de gauche, 53 ballots en wax avec 12 sacs « Tati » bourrés sont entassés sur l'assise, dans un équilibre fragile.

Une douzaine de bouilloires en plastique pour les ablutions sont accrochées à quelques-uns de ces sacs et balluchons. Sous cette même chaise, 37 paires de chaussures bien rangées, usagées et de toutes sortes, sont alignées pour faire face à l'autre chaise.

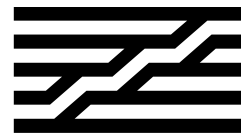
Sur l'assise de la chaise en face, à droite, sont disposés 11 tampons surdimensionnés, dont les manches sculptés en bois forment un buste humain grandeur nature. Sous ces tampons sont gravés des slogans comme « We face forward », « Liberty », « Peace », « Hospitality », « Exil », « Shame on you », « Génocide », « Esclavage », « Trafic triangulaire » ...

Ce face à face présente un déséquilibre entre la charge de chacune de ces deux chaises : l'une qui déborde et l'autre qui semble presque vide.

Les objets que chacune d'elles portent sont familiers dans le vocabulaire de Barthélémy Togo. Ils pourraient peut-être représenter ici les attributs du Nord et du Sud.

Pour le Sud, le débordement des balluchons ou des sacs « Tati » représente les migrants qui emportent le minimum, tandis que la théière renvoie à la culture intime que l'on emporte avec soi. Les paires de chaussures évoquent les marches interminables pour traverser les territoires.

Pour les continents du Nord, les quelques tampons-bustes symbolisent le geste administratif qui accorde ou n'accorde pas le pouvoir de passer une frontière plus ou moins hospitalière.



Par le titre *Rédemption*, Barthélémy Togo fait référence à la dernière chanson de Bob Marley, qui elle-même cite les paroles du panafricaniste Marcus Garvey. Comme le tube de Bob Marley, *Rédemption* est une invitation pour les peuples du Nord et du Sud à venir s'asseoir, à reconnaître l'histoire et la liberté des peuples.

[Barthélémy Togo, artiste] Tout jeune j'aimais dessiner et je fabriquais de petites voitures en bambou qui étaient déjà de la sculpture. Quand je suis allé au secondaire, j'ai découvert en classe de troisième des livres sur Goya et Titien et j'ai été fasciné par leur dextérité à dessiner, leur maîtrise de la couleur et du clair-obscur.

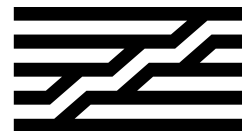
Je me suis dit : « C'est ce que je voudrais faire dans la vie ». Donc, je suis allé en Côte d'Ivoire, parce qu'au Cameroun il n'y avait pas d'école d'art. Je suis resté quatre années à Abidjan.

J'ai d'abord découvert un enseignement académique classique qui était copié sur l'ancien système d'enseignement artistique en France dans les années 1960 ; l'école des beaux-arts d'Abidjan n'avait pas revu son enseignement artistique.

Il fallait copier les copies qui venaient de l'atelier des moulages du Louvre et j'ai passé quatre années à faire des copies de *L'Esclave mourant* de Michel-Ange, du buste d'Agrippa, du buste du cardinal de Richelieu. C'étaient des copies, mais j'étais enthousiaste, j'étais content.

Après quatre années, je me suis dit qu'il devait certainement y avoir un autre type d'enseignement artistique ailleurs. Je suis donc allé à l'Ambassade de France et j'ai postulé pour trois écoles d'art en France. C'est comme ça que j'ai foncé en France, je suis allé à Grenoble.

[extrait musical : *Shakara* de Fela Kuti]



J'ai pu découvrir la vidéo, la photographie, la performance... j'ai été beaucoup en contact avec le milieu de l'art contemporain en Occident, mais en restant moi-même dans mes créations.

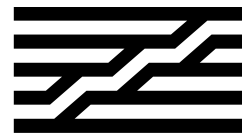
Après quatre années à Grenoble, je me suis à nouveau dit qu'il y devait y avoir n autre type d'enseignement ailleurs. C'est comme ça que j'ai postulé pour la Kunstakademie de Düsseldorf.

J'ai été dans une école avec de jeunes artistes français qui étaient sûrs que je ne pourrais pas comprendre ce qu'est l'art contemporain. Beaucoup se disaient que l'art contemporain n'était pas pour moi. C'était difficile, mais il fallait être fort d'abord, parce que je croyais en mon travail. Il fallait se mettre au travail, en fait.

Au fil du temps, Barthélémy Toguo a réussi à s'imposer comme l'une des figures majeures de l'art contemporain africain : un art riche, foisonnant et pluriel. Sur le continent africain, les pratiques artistiques contemporaines émergent pour la plupart au lendemain des indépendances, soit dans les années 1960.

Les premières expositions historiques remontent au début des années 1980, mais la visibilité des artistes africains s'installe durablement à la fin des années 2000, grâce à de nombreuses expositions dans différentes institutions artistiques, musées et galeries. Toutefois, la disparité entre les différents pays du continent demeure et il existe un contraste entre le monde anglophone et le monde francophone, comme le remarque Barbara Kokpavo, directrice d'une galerie à Accra, au Ghana.

[Barbara Kokpavo, directrice de la galerie Soview] Les grandes places artistiques en Afrique ? Il y a le Nigéria, Johannesburg, Accra et le Maroc. Je ne vais pas oublier Abidjan, qui est très dynamique, et puis le Sénégal. Mais c'est vrai que les pays anglophones ont tendance à mieux accompagner et mieux soutenir leurs artistes.



[Armelle Dakouo, directrice artistique de la foire d'art contemporain africain AKAA]  
Quand on est dans des événements internationaux, les artistes anglophones se vendent pour certains plus chers, parce qu'ils ont déjà une carrière conséquente et que les anglophones achètent spontanément.

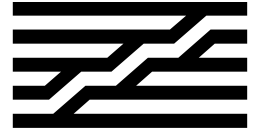
L'acheteur français achète au coup de cœur, il prend le temps, il revient. Ce ne sont pas les mêmes pratiques. C'est vrai que nous avons eu un retard en France en termes de visibilité sur cette scène-là, mais heureusement elle n'a pas attendu pour être foisonnante et exceptionnelle.

C'est plus difficile dans certains pays que dans d'autres, bien évidemment. Il y a des pays où il n'y a pas de structuration de marchés, il n'y a pas de galeries, pas de musées, pas d'écoles de beaux-arts, pas d'institutions. Et très peu de collectionneurs, ou alors ils vont à l'étranger ou dans des pays limitrophes pour acheter.

D'un pays à l'autre, c'est complètement différent. Il y a des pays qui historiquement ont toujours soutenu la culture, la création. Je pense que c'est une volonté politique aussi. Ça avance péniblement dans certains cas tandis que dans d'autres pays franchement c'est admirable.

[extrait musical : *Kitoko* de Kokoroko]

Certains pays sont bien dotés, d'autres moins. En Algérie, par exemple, l'école des beaux-arts était brillante, mais s'est éteinte avec les années noires. Le Zimbabwe, l'Angola, le Mozambique ont une riche histoire de l'art mais les infrastructures n'ont pas suivi. À l'inverse, l'Afrique du Sud ne compte plus ses galeries à rayonnement international. Elle dénombre plusieurs institutions emblématiques, des foires d'art, des maisons de vente, et la notoriété de ses artistes, comme William Kentridge ou Marlene Dumas, est mondiale. Une volonté politique qui témoigne de l'évolution sociétale de certains pays.



[Barthélémy Togo] Aujourd'hui, le Cameroun a ouvert des écoles d'art. Dans les années 1980-1990, il n'y avait pas d'école d'art au Cameroun. Créer une école des beaux-arts, c'était inciter les gens à la révolution, parce qu'il n'y avait pas le multipartisme. C'était l'occasion de donner la liberté aux gens de protester. Les dictateurs africains n'ont donc pas créé d'écoles des beaux-arts. Ce n'est qu'avec l'arrivée du multipartisme dans certains de ces pays que, petit à petit, il y a eu des écoles d'art.

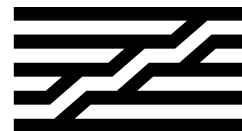
Je pense qu'un étudiant africain a plus envie de parler de son quotidien, de ce que vivent les gens de son pays, de ce qu'il vit lui-même aussi. Les artistes ont plus un travail dans la revendication, parce que la société fonctionne avec beaucoup de manques.

Un jeune étudiant français est dans l'opulence et ça affecte la production artistique. Le travail d'un jeune artiste français ne sera pas dans la même démarche d'expression qu'un étudiant africain qui vit dans le manque de liberté, dont le rendu du travail est dans la critique.

[extrait musical : *Abusey Junction* de Kokoroko]

Le fait d'avoir lu Albert Camus m'a beaucoup enrichi. J'ai pu comprendre que l'artiste avait un rôle dans la société suite à son discours de 1957. Camus dit des choses qu'un artiste doit comprendre : ce qu'il a à faire dans notre société, qu'il ne doit pas produire un art pour se faire plaisir à lui seul, qu'il doit contribuer, il doit compatir à ce que vivent les gens dans une dimension plus sociale.

« Je ne puis vivre personnellement sans mon art. Mais je n'ai jamais placé cet art au-dessus de tout. S'il m'est nécessaire au contraire, c'est qu'il ne se sépare de personne et me permet de vivre, tel que je suis, au niveau de tous. L'art n'est pas à mes yeux une réjouissance solitaire.



Il est un moyen d'émouvoir le plus grand nombre d'hommes en leur offrant une image privilégiée des souffrances et des joies communes. Il oblige donc l'artiste à ne pas se séparer ; il le soumet à la vérité la plus humble et la plus universelle.

Et celui qui, souvent, a choisi son destin d'artiste parce qu'il se sentait différent, apprend bien vite qu'il ne nourrira son art, et sa différence, qu'en avouant sa ressemblance avec tous. L'artiste se forge dans cet aller-retour perpétuel de lui aux autres, à mi-chemin de la beauté dont il ne peut se passer et de la communauté à laquelle il ne peut s'arracher.

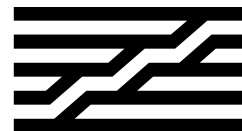
(...) Le silence d'un prisonnier inconnu, abandonné aux humiliations à l'autre bout du monde, suffit à retirer l'écrivain de l'exil, chaque fois du moins qu'il parvient, au milieu des privilèges de la liberté, à ne pas oublier ce silence, et à le relayer pour le faire retentir par les moyens de l'art. » (Albert Camus, *Discours de Stockholm* énoncé lors de la remise de son prix Nobel en 1957)

Barthélémy Toguo est un artiste protéiforme, un artiste touche-à-tout, chez qui la question politique est centrale. Avec *Rédemption*, Barthélémy Toguo dénonce une nouvelle fois les inégalités entre le Nord et le Sud.

[Barthélémy Toguo] La disposition de cette œuvre est décisive. Ce sont deux grandes chaises placées face à face : une chaise regarde l'autre. On s'imagine qu'il y avait deux personnes assises qui dialoguent et c'est ce que j'ai voulu d'abord exprimer.

D'un côté il y a des effets qu'on utilise pour voyager d'une manière rapide, comme ces ballots de tissu. De l'autre côté, il y a des formes sculpturales avec des slogans ou avec des inscriptions. C'est vraiment de l'administration. J'essaie de mettre ces deux mondes face à face pour exprimer des problématiques de notre société d'aujourd'hui.





Alors le titre de l'œuvre, *Rédemption*, fait-il référence au Christ ou à Bob Marley ?

[Barthélémy Togo] On peut dire plus à Bob Marley, mais c'est plus universel. La rédemption dont je parle dans cette installation, c'est pour que l'homme se ressaisisse et qu'il soit plus solidaire face à ce que certaines personnes vivent comme difficultés dans le monde.

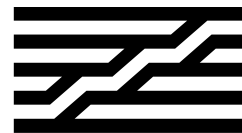
Des gens migrent, des gens partent en exil pour d'autres besoins, pour d'autres aspirations, pour d'autres envies. On n'est pas solidaire, on est dans l'individualisme général et je prône la solidarité. Il faut accepter l'autre qui vient vers chez vous, vers vous. Il faut qu'on l'accueille et qu'on lui donne une place et non le repousser. Tout ça ce sont des fléaux de notre société.

C'est l'accueil de l'autre qui est au centre de cette installation, qu'on puisse recevoir l'autre, s'asseoir et échanger avec cette autre personne. D'où la disposition des deux chaises avec leur contenu, avec leur charge : c'est une position de dialogue. C'est ce que moi, en tant qu'artiste, je voudrais instaurer.

[extrait musical : *Redemption song* de Bob Marley]

Dans un marché de l'art où des œuvres s'échangent à des millions, quelle est la place du continent africain et la valeur des artistes ? Existe-t-il un marché africain ou bien l'artiste africain doit-il s'exiler pour exister ?

[Armelle Dakouo] Non, je ne pense pas... mais à partir du moment où l'artiste a une visibilité à l'internationale, forcément ça contribue à faire évoluer sa cote et donc sa carrière. Un artiste qui reste très local peut avoir une cote exceptionnelle dans la vente de son pays. Mais une fois qu'il sort des frontières – si cet artiste n'est pas connu ailleurs – les prix ne sont pas compris. L'artiste ne va pas forcément être acheté, parce qu'il sera considéré comme trop cher, alors qu'il n'a eu aucune visibilité au préalable à l'étranger.



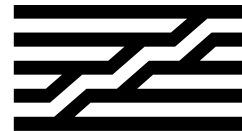
Ça peut créer des incompréhensions au niveau de l'artiste, qui se dit : « Moi dans mon pays, je suis vendu, je suis connu, je suis une star » ... mais en dehors, il est malheureusement inconnu. Ce sont des paradoxes assez étranges, c'est le marché qui fait ça. À partir du moment où il y a une confrontation au marché international, une carrière est plus cohérente et sereine.

[Barbara Kokpavo] J'ai vécu dans plusieurs capitales africaines comme Abidjan et Ouagadougou. Je connais bien l'Afrique de l'Ouest, mais Accra est très dynamique. Ce que j'apprécie particulièrement c'est que tous les mois, je peux emmener mes enfants voir une nouvelle exposition et ça c'est assez exceptionnel.

Le public ghanéen est très intéressé. Il y a une nouvelle classe de collectionneurs locaux. J'ai pas mal de collectionneurs qui sont africains, des jeunes africains souvent de moins de 40 ans. Ils sont très intéressés par l'art africain et ils vont collectionner quelques œuvres d'artistes locaux.

Je pense qu'ils comprennent que ces œuvres prennent de la valeur, donc qu'il s'agit aussi d'un investissement. Le public ghanéen, en tout cas, est très ouvert à découvrir de nouveaux artistes. Ils ont envie de nouveauté, ils veulent découvrir, ils aiment les matériaux qui sont utilisés, ils adorent la créativité. Il y a énormément d'Africains qui viennent à mes expositions. Je peux même dire que 50 % de ma clientèle est africaine, en une tranche d'âge assez jeune, entre 25 et 40 ans. [notifications d'un téléphone portable]

[Armelle Dakouo] Quelque chose a largement changé cette dernière dizaine d'années : les réseaux sociaux. Ça facilite la visibilité de ces artistes-là, donc on n'a pas besoin forcément de maîtriser la scène locale pour dénicher la perle rare : on la trouve sur Facebook et Instagram, principalement. Et puis, il y a les réseaux de collectionneurs, d'acteurs culturels ou de conservateurs. Les réseaux sociaux ont largement changé la donne.



[extrait musical : *Water no get enemy* de Fela Kuti]

Barthélémy Togo fait partie de grands artistes de sa génération, à cheval entre deux rives. Sa cote est aussi élevée qu'un artiste occidental.

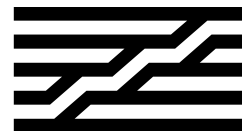
[Armelle Dakouo] Barthélémy Togo fait partie des grands, il fait partie d'une des premières générations d'artistes contemporains. Il y a une génération avant lui : on peut citer El Anatsui, Abdoulaye Konaté, qui ont une petite vingtaine d'années de plus que Barthélémy Togo.

Barthélémy Togo est un artiste entier, complet. Il travaille sur différents médiums. Il était un temps sur la performance, sur la peinture, sur la céramique, sur la sculpture.

Aussi, il a à cœur, comme beaucoup d'ailleurs, de s'occuper de celui qui vient après et donc de transmettre. Il y a vraiment quelque chose sur l'aspect du collectif et de l'entraide. Il fait partie de ces grands qui ouvrent leurs carnets d'adresses et qui vont construire sur place, au Cameroun, des infrastructures qui permettront à de jeunes artistes d'avoir un espace de travail.

C'est le cas avec Bandjoun Station, qui est un espace de monstration. Par son réseau, il permet aux jeunes artistes de profiter d'acteurs culturels, d'institutions qui viendront sur place, pour être exposés dans des galeries ou dans des projets spéciaux. Togo ouvrira d'ailleurs un musée au Cameroun en 2025.

[Barbara Kokpavo] C'est un artiste qui a gardé ses valeurs, sa culture et son attachement aux traditions africaines. Ça, c'est beaucoup respecté. Les artistes sont lanceurs d'alerte, ils sont aussi ceux qui disent qu'il faut revenir vers des valeurs ancestrales, comme la valorisation de notre culture, de nos religions, de l'animisme.



Barthélémy Togo représente justement cela. Il est ce beau mélange entre l'artiste qui sait partir mais qui sait aussi revenir. Qui sait d'où il vient et qui le transmet. Qui garde son africanité mais aussi qui a su s'ouvrir au monde occidental et respecter ces deux univers, ces deux origines.

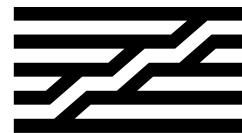
[Barthélémy Togo] Bandjoun Station est un projet culturel. Par la suite, je lui ai associé une dimension agricole. Le projet culturel est consolidé par des résidences d'artistes sur place, par des expositions d'art contemporain.

Le projet agricole provient d'une citation de Léopold Sédar Senghor. Il dit que les Africains sont de plus en plus pauvres parce que les prix des matières premières sont fixés par l'Occident. On s'est dit qu'il faudrait créer nous-mêmes notre plantation de café et le cultiver nous-mêmes. Le récolter, le sécher, le torréfier et fabriquer nous-mêmes l'emballage. C'est ce qu'on a fait. On a fixé le prix de notre café.

« Si nous pouvons étudier et comprendre un processus de développement qui permettra au mil, au maïs, à l'igname d'être aussi nourrissants que le blé et la pomme de terre, si nous pouvons donner à nos tisserands et à nos cordonniers la chance de s'élever à un niveau industriel, si nous pouvons transformer nos huiles en vue d'une utilisation rationnelle dans nos pays, alors nos économies ont des chances d'être revitalisées par la base. » (Léopold Sédar Senghor)

[Barthélémy Togo] Voilà pourquoi on a choisi de faire un volet agricole à Bandjoun Station. Les deux marchent, puisqu'à la fin de la récolte on fait un événement à Bandjoun Station.

Pendant nos événements, on essaie d'introduire des vœux des locaux – la communauté traditionnelle de Bandjoun – et des activités culturelles dans notre centre d'art, pour que ces gens puissent savoir que le lieu leur appartient, que ce n'est pas un lieu fait pour les Blancs de la capitale.



Donc, on peut faire des funérailles à Bandjoun Station, parce que culturellement c'est quelque chose qui est très ancré dans cette région. On fait des fêtes et des soirées pendant les funérailles, on fête des mariages, on fête des naissances et on a introduit tout ça dans le fonctionnement de Bandjoun Station.

Il faut attraper cette communauté locale qui vient à Bandjoun Station pour des funérailles et qui découvrent l'art contemporain. Sinon, ils ne seraient pas venus à Bandjoun Station, parce que ce n'est pas leur milieu.

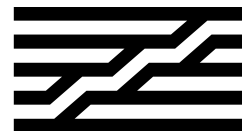
[extrait musical : Amanke Dioni d'Ablaye Cissoko et Volker Goetze]

« Quelles que soient nos infirmités personnelles, la noblesse de notre métier s'enracinera toujours dans deux engagements difficiles à maintenir : le refus de mentir sur ce que l'on sait et la résistance à l'oppression. » (Albert Camus)

[Barthélémy Togo] L'artiste doit compatir, doit être la voix de ceux qui n'ont pas de voix. L'artiste doit être celui qui porte le message des autres parce qu'il a les moyens, les capacités d'utiliser son art pour s'exprimer.

J'ai compris qu'il fallait que j'utilise mon art comme une arme. Pas pour combattre mais pour au moins dire les vœux dont certaines personnes rêvent. C'est ce qui est prioritaire pour moi.

[jingle de l'émission] C'était un podcast du Centre Pompidou, produit dans le cadre de la saison de *Un podcast, une œuvre* consacrée aux rapports entre art et exil, disponible sur le site internet du Centre Pompidou et ses plateformes d'écoute de podcasts. Merci à chacune et chacun d'entre vous pour votre écoute et à bientôt !



## Crédits

Réalisation et production : Seham Boutata

Montage : Alexandra Longuet

Éditorialisation et production : Clara Gouraud

Mixage : Ivan Gariel

Avec la participation d'Armelle Dakouo, de Barbara Kokpavo et de Barthélémy Togu

---

## Infos pratiques

[www.centrepompidou.fr](http://www.centrepompidou.fr)

[www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite](http://www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite)

Application Centre Pompidou accessibilité

[www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/appli-centre-pompidou-accessibilite](http://www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/appli-centre-pompidou-accessibilite)

Livrets d'aide à la visite

[www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/livrets-daide-en-falc](http://www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/livrets-daide-en-falc)

Suivez-nous sur Facebook

<https://www.facebook.com/centrepompidou.publicshandicapes>

et Accessible.net [https://accessible.net/paris/musee-art/centre-pompidou\\_5](https://accessible.net/paris/musee-art/centre-pompidou_5)